

# LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. . . . . 2' »  
SIX MOIS. . . . . 4' »  
UN AN. . . . . 8' »

## COQUELIN AINÉ

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE



Le succès énorme que tient en ce moment la Comédie-Française avec la pièce de M. Delair, la *Mégère apprivoisée*, tirée de Shakspeare, est dû en grande partie à sa remarquable interprétation. Le principal rôle est tenu par Coquelin aîné, qui a fait là sa plus belle création depuis sa rentrée au Théâtre-Français.

Coquelin (Benoît-Constant), dit Coquelin aîné, naquit à Boulogne-sur-Mer, le 25 janvier 1841. Après de brillantes études au Conservatoire, cet excellent artiste débuta à la Comédie-Française, où il tint jusqu'en 1887, avec le même talent et le même succès, les principaux rôles du répertoire ; les pièces de Molière eurent en lui un interprète hors de pair.

Ses meilleurs rôles dans les pièces modernes furent : le duc de Septmonts dans l'*Etrangère*, et Florence, des *Rantzau*, rôles qu'il marqua du sceau des grands artistes.

En 1881, pendant son congé, il organisa en Belgique et en Hollande, une tournée qui eut un brillant succès ; l'année suivante, la haute société de Saint-Petersbourg l'accueillit en grand artiste ; en 1886, à la suite d'un incident à propos d'un camarade, Coquelin donna sa démission de sociétaire ; il entreprit alors des tournées aux Etats-Unis, qui lui rapportèrent des bénéfices énormes ; la Russie, l'Angleterre se l'arrachèrent ; le Portugal et l'Amérique du Sud eurent également sa visite.

Il est aujourd'hui rentré au théâtre de ses premiers succès, mais simplement comme pensionnaire.

Lors d'un différend qui survint entre lui et l'imprésario Mayer, Coquelin prononça une éloquente plaidoirie qui lui fit gagner son procès.

Outre ses qualités de comédien, Coquelin aîné est également un écrivain, un conférencier de mérite.

## Sommaire

Coquelin aîné . . . . .	LA RÉDACTION
Causerie . . . . .	LUCIEN.
Caveaux et chansons . . . . .	P. BATAILLE.
Nos théâtres . . . . .	X.
Chronique parisienne . . . . .	H. DOTRENS.
Suggestions . . . . .	FRANC-SILLON
A propos du centenaire de Meyerbeer	G. MONAVON.
Montpellier . . . . .	GUILO.
Les Livres . . . . .	Edm. DURAND.
Bulletin financier . . . . .	X.

## CAUSERIE

Il y a quelques années vivait à la Côte-Saint-André, un individu ayant les allures de Don Quichotte, qui ne fréquentait personne, et que les habitants de la petite ville de l'Isère croyaient être un honnête commerçant retiré des affaires après fortune faite.

A la mort de ce singulier personnage on apprit avec surprise, que c'était un paysagiste de grand talent du nom de Jongkind et dont voici en quelques lignes l'histoire.

Originaire de la Hollande, Jongkind vint à Paris vers 1850. Ses débuts ne furent pas heureux : les premières toiles qu'il envoya au Salon furent refusées. Il y fut admis en 1852, et obtint une troisième médaille.

Jongkind, qui avait la conscience de sa valeur fut d'autant plus attristé de ce qu'il considérait comme un échec officiel, que ses toiles ne se vendaient pas.

Après avoir lutté pendant quelques années, il alla, c'est le cas de le dire, s'enterrer à la Côte-Saint-André, d'où il n'est plus sorti.

Cependant dans les dernières années quelques rares amateurs avaient compris la valeur de Jongkind, à laquelle une vente publique donna une consécration éclatante : cette vente eut lieu à la suite de la mort d'un nommé M. Basele, ancien marchand de vin. On trouva dans sa succession soixante toiles de Jongkind : M. Basele les avait payées vingt-cinq mille francs, soit quatre cent francs l'une dans l'autre, elles atteignirent aux enchères la somme de trois cents mille francs.

Inutile de dire que cette vente attira l'attention sur Jongkind. Les marchands de tableaux se mirent en quête pour découvrir sa retraite, et des commandes importantes lui furent faites.

Il était trop tard, dégoûté, attristé, devenu, une façon de misanthrope, ne voulant plus voir

personne, le peintre mit à la porte les marchands et les envoya promener.

Cependant dans sa retraite de la Côte-Saint-André Jongkind n'avait pas renoncé à un art qui lui avait valu plus de tristesses que de joies, et qu'il aimait peut-être comme il arrive parfois qu'on aime une maîtresse en raison de ce qu'elle vous fait plus souffrir.

Jongkind en mourant a légué les tableaux, qu'il a exécutés dans les dernières années de sa vie à une amie qui fut la compagne fidèle pendant ses longs jours d'épreuve, et qui par son affection dévouée a rendu moins dures pour lui les amertumes de son existence.

C'était tout ce que le pauvre artiste laissait et pouvait laisser à celle qu'il avait aimée et qui l'avait aimé, mais c'était une véritable fortune : car la vente qui a été faite la semaine dernière, de ces toiles, a produit une somme dépassant trois cent mille francs.

Parmi ces toiles il en est, paraît-il, une particulièrement remarquable et que Jongkind avait peinte avec la pensée de la léguer à l'Etat, s'il n'a pas enregistré cette volonté sur son testament c'est que, profondément attristé, blessé du dédain qu'on lui avait toujours témoigné dans le monde des Beaux-Arts, il était revenu sur sa résolution : « Pourquoi disait-il à ce propos, leur donnerais-je quelque chose, puisqu'ils ne m'ont jamais rien donné ? »

Albert Wolff à qui j'ai emprunté les détails qu'on vient de lire, car je l'avoue sans honte je n'avais jamais entendu parler de Jongkind, exprime le vœu que l'Etat réparant une injustice achète ce tableau qui a, dit-il, sa place au Louvre.

Seulement il faudra le payer un beau prix puisque à la vente dont je parlais plus haut une toile n'ayant pas l'importance de celle dont il est question a atteint, à elle seule, le chiffre de vingt-huit mille francs.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je trouve horrible cette existence d'un homme de talent, qui, méconnu et inconnu, se condamne à l'isolement, et ayant la conscience de sa valeur, voyait des peintres indignes de nettoyer ses pinceaux, rouler carrosse, avoir leur hôtel rue de Villiers et bombardés de décorations.

C'est que, hélas ! si le pauvre Jongkind possédait le savoir, il était un timide et ne possédait pas le savoir faire ni le savoir dire suivant l'expression d'un homme d'esprit connaissant l'humanité.

Nous ne sommes plus cependant à l'époque où,

suis le dicton, « les lauriers ne fleurissent que sur les tombes. » Bon nombre d'artistes peintres en font, de leur vivant, amples moissons.

Pour n'en citer qu'un, notre compatriote Meissonier vendait couramment ses toiles des centaines de mille francs, et on peut dire que ce peintre a assisté à son apothéose.

Mais Meissonier constitue une exception, et ils sont rares et excessivement rares les artistes qui tirent de leurs œuvres les bénéfices qu'en tirent après leur mort les marchands et les amateurs. Faut-il rappeler que l'*Angelus* de Millet acheté par M. Chauchard, au prix de six cent cinquante mille francs, avait été vendu mille francs par Millet lui-même.

J'ai sous les yeux les prix atteints par quelques tableaux dans les ventes publiques, en voici quelques-uns : *la mare aux Chèvres*, de Rousseau, quatre-vingt-dix mille francs, *Pâturage en Normandie*, de Troyon, soixante-sept mille francs, *le Passeur*, de Corot, quarante-cinq mille francs, etc. Je pourrais poursuivre longtemps. Et dire que tous ces tableaux ont été vendus par leurs auteurs vingt à trente louis.

LUCIEN.

## CAVEAUX ET CHANSONS

Répéter encore que la chanson n'est pas morte, alors que de toutes parts elle se montre plus alerte et plus vivante que jamais, ce serait rééditer — à bon compte — une des naïvetés chères à M. de La Palisse.

Le temps est passé, où de mauvais plaisants pouvaient — avec quelq'ombre de vérité — comparer les Caveaux à des sépulcres.

A l'exemple du trappiste psalmodiant son lamentable : frère, il faut mourir ! le chansonnier semblait alors — de notre vieux Béranger — n'avoir retenu que cet unique vers :

Plus de gaieté ! mon front se rembrunit...

La production inepte et bête du café-concert trônait en souveraine : la *scie* triomphante avait remplacé la chanson.

A l'occasion d'une *scie* qui eût son jour de gloire : le *Bi du bout du banc*, j'écrivais — il y a quelques années — dans la *Discussion*, sous le pseudonyme de *Tristram Schandy* :

« La scie a remplacé la chanson : c'est en nous sciant qu'on prétend nous amuser.

« La scie est forcément inepte : elle n'a pas d'autre raison d'être ; elle l'est plus ou moins, voilà tout !

« Lorsqu'elle scie bien, on peut — à la rigueur — la supporter une fois ou deux ; lorsqu'elle scie mal — ce qui lui arrive le plus souvent — elle grince, elle horripile : on l'envoie à tous les diables.

« L'empire — en ses beaux jours — eût le *Pied qui r'mue* et le *Bu qui s'avance*. Je ne m'aventurerai pas à dire que ces deux insanités ont obscurci la gloire de Magenta et de Solférino, mais elles sont restées indissolublement liées à un ordre de choses que les deux Ajax — eux mêmes — n'ont pas empêché de tomber.

« Parmi les historiens futurs, s'il s'en trouve un qui veuille remonter à l'origine des événements — pour expliquer les grands effets par les petites causes — il sera forcé de reconnaître que l'influence de ces deux scies a été funeste à la dynastie Napoléonienne.

« Jusqu'à présent, la République n'a rien pu offrir de comparable au *Pied qui r'mue*, c'est même probablement ce qui l'a empêchée de se trouver dans ses petits souliers.

« Le Je m'appelle Popaul, j'demeure à l'en-

*tresol*, était resté sans écho, et le *Tiens, voilà Mathieu !* n'avait pas réussi à soulever les masses.

« C'était trop fadasse : le besoin d'un nouveau pied — dût-il remuer plus fort que l'autre — se faisait vivement sentir.

« Peuple, écoute et réjouis-toi : voici le *Bi du bout du banc !*

« Qu'est-ce que le *Bi* ? Ah ! dame, si vous le saviez, vous seriez bien aimable de me le dire, je n'en sais absolument rien et il y a gros à parier que je partage cette ignorance avec l'auteur lui-même. »

Voilà pourtant à quelle formule absurde en était arrivée la chanson.

Ne semblait-il pas à entendre glapir ces inepties que du peuple français — cité jadis comme un peuple de braves — on voulait faire un peuple d'imbéciles ?

Les choses, fort heureusement, tendent à changer : les admirateurs de la chanson dite « de café-concert » se font de plus en plus rares ; pour maintenir la vogue qui leur échappe, ces établissements — transformés en *Cafés déconcertants* — se voient obligés d'exhiber — à côté de leurs Paulus d'occasion — des gymnasiarques, des veaux à deux têtes, des phénomènes de toutes sortes.

Par contre les Caveaux se sont multipliés, ils vivent aujourd'hui d'une vie intense, réunissant, groupant les amants de « la bonne Muse » et remettant en honneur la chanson française, la vraie chanson, celle qui roule sur les thèmes éternellement chers à l'humanité : l'amour, la jeunesse, la gaité, le bon vin, les belles filles et — dans un ordre plus élevé — la patrie, la liberté, l'avenir, l'espoir en des jours meilleurs !

Outre le Caveau — que dirige avec tant de zèle et d'habileté notre excellent ami Camille Roy, un des poètes le plus en vue de la pléiade lyonnaise — notre ville compte encore une foule de cénacles et de sociétés où l'on sacrifie joyeusement à la chanson : le *Gay savoir*, les *Amis de la chanson*, le *Grenier*, la *Lyre*, le *Biniou*, le *Cocon*, sans parler des nombreux *assauts de chants* — sorte de goguettes dominicales — disséminés dans nos faubourgs.

Fondé le 12 Mai 1888, le Caveau lyonnais a trouvé un concurrent redoutable dans le Caveau stéphanois, créé en 1883.

Placés tous deux sous la présidence d'honneur de Gustave Nadaud, ils comptent au nombre de leurs adhérents des poètes, des écrivains, des littérateurs dont la réputation n'est plus à faire.

Au mois d'octobre dernier, le Caveau lyonnais célébrait les résultats de son troisième concours ; à la même date le Caveau stéphanois couronnait — pour la première fois — les lauréats de la Chanson.

Le premier a eu à examiner quatre-vingt six manuscrits, le second n'a pas eu moins de soixante et onze chansons produites dans la section française, et dix-sept dans la section patoise.

Ce sont là des résultats dont il faut se féliciter ; l'impulsion est définitivement donnée.

Oh ! je sais bien que de part et d'autre — à Saint-Etienne comme à Lyon — il y a beaucoup d'ours à éliminer, des ours qui — si bien léchés soient-ils — ont de la peine à se tenir sur leurs huit pattes, et se tiennent plus maladroitement encore quand ils s'avisent d'en avoir douze !

Malgré cela, je suis obligé de constater — en toute impartialité — que le concours du Caveau stéphanois est sensiblement supérieur — au point de vue des pièces primées — à celui du Caveau lyonnais.

Ce résultat n'a rien qui puisse nous surprendre, encore moins nous affliger, l'émulation est une garantie de succès, et je ne doute pas que le Caveau lyonnais — avec les éléments dont il dispose — ne prenne l'année prochaine une éclatante revanche.

Ce que je souhaiterais surtout, ce serait de voir la chanson s'affirmer dans notre région et

celle de la Loire, par des productions locales dignes de rivaliser avec celles du dehors.

Sur quatre prix effectifs, le Caveau lyonnais s'est vu obligé d'en attribuer trois à Paris, en la personne de MM. Emile Normand, Henri Berson et Henri Corbel.

C'est Paris également — par M. Denis Langat — qui a remporté le premier prix du concours stéphanois.

Jusqu'à présent — en dehors des concours — les encouragements donnés à la chanson, par le Caveau lyonnais ont été purement platoniques. Pourquoi ne suivrait-il pas l'exemple de celui de Saint-Etienne qui fait paraître — tous les deux mois — une publication spéciale où sont insérées les œuvres de ses membres titulaires ?

Comme les débutants de lettres, les débutants chansonniers aspirent à se voir couchés sur la feuille humide d'un journal ou d'une revue, c'est le seul moyen — d'ailleurs — d'en appeler à l'appréciation du public qui — en ces sortes de choses commé en beaucoup d'autres — est le souverain juge, le juge en dernier ressort.

J'ai maintes fois — pour ma part — entendu interpréter au Caveau, des œuvres inédites et charmantes, que j'aurais été heureux de pouvoir relire à loisir, et je crois que beaucoup d'autres témoigneraient du même désir.

Le Caveau stéphanois fait mieux encore : non seulement il consacre un numéro exceptionnel à la publication des pièces primées, mais il se tient à la disposition des lauréats pour faire — de chacune de ces pièces — un tirage à part, que la composition déjà existante, lui permet d'établir à un prix extrêmement modique.

J'ai dit que le 1<sup>er</sup> prix du Caveau stéphanois avait été décerné à une chanson de M. Denis Langat, de Paris, cette chanson a pour titre : *Bibi*.

Sur un thème qui n'est pas neuf, puisque Virgile l'abordait déjà — de son temps — dans les quatre vers pentamètres qui commencent par ces mots restés classiques : *Sic vos non vobis...* M. Langat a brodé des couplets qui réalisent — à souhait — le rôle de la chanson tel que nous le comprenons.

Au fond, le sujet est navrant, voyons ce qu'en a fait la bonne humeur de l'auteur : il s'agit de *Bibi*, l'homme qui « trime » pour les autres :

Il extrait de la carrière,  
Les dresse en murs, en arceaux,  
Les lourds blocs, marbres ou pierre,  
Qu'il fouille de ses ciseaux.  
Voici le palais bâti :  
Un duc y vient, on l'escorte...  
Et qu'est c'qui reste à la porte ?  
Parbleu ! C'est toujours Bibi !

Pourtant il vit sans rancune  
Se disant qu'un jour enfin,  
Quand tous on part... pour la lune  
Le gueux n'a plus froid ni faim.  
L'autre en prend mal son parti,  
Lui qui se chauffe et qui mange...  
Si quelq'un peut perdre au change  
Parbleu ! Ce n'est pas Bibi !

Entre la chanson de M. Langat et celle que M. Jules Baron, de La Tronche (Isère) a envoyée au Caveau Lyonnais sous le titre de : *Le Pauvre qui travaille*, je ne puis m'empêcher d'établir une comparaison, de beaucoup à l'avantage de la première.

Toutes deux traitent le même sujet, elles nous montrent le travailleur aux prises avec le dur labeur quotidien : quelle différence dans la pensée, la manière de voir, l'exécution.

De la chanson de M. Langat se détache une pointe de gaieté, une lueur d'espérance : impossible de tirer autre chose de celle de M. Baron, qu'une note pleine d'aigreur et d'envie :

Ses mains construisent vos palais,  
De soie et d'or il vous habille  
Et si votre équipage brille  
C'est par les soins de vos valets.  
Son cœur en vous servant se fait plus d'une entaille,  
Pourquoi méprisez-vous le pauvre qui travaille ?

Parfois courbé sous le malheur,  
De la misère il suit la pente.  
Lui qui n'a rien. Avoir le tente,  
D'honnête homme, il devient voleur.  
Vous pourriez empêcher qu'en sa route il déraile.  
Si vous venez en aide au pauvre qui travaille.

Le vol ! voilà le dernier mot de la pauvreté, selon M. Baron : je n'éprouve donc aucune peine à préférer la philosophie consolante de Bibi.

Le deuxième prix du Caveau stéphanois est allé à un anonyme, pour sa chanson — je devrais dire pour sa romance — *Le Passé*.

Sous cet anonymat, se cache évidemment un vrai poète, il a souffert, il a oublié, il ne sait plus rien de ce qu'on fait dans la vie, il questionne :

Est-il toujours, sous des gazes discrètes,  
Des yeux d'azur, de longs cheveux dorés,  
De douces voix et des bouches muettes  
Et des adieux et des cœurs déchirés ?  
Puis des talents, et toujours de l'envie :  
Puis des bienfaits et toujours des ingrats ?  
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;  
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Dans le concours du Caveau lyonnais, je ne trouve de comparable à cette pièce vraie, émue, que les *Fleurs éphémères*, de M. Gabriel Monavon.

Ces fleurs sont de celles qui ne se fanent pas : elles ont été cueillies dans les champs où fleurissent à jamais les rêveries troublantes et douces :

Aimons du moins, quand sur la terre  
Tout fleurit comme en notre cœur.  
La fleur, hélas ! est éphémère  
Et la jeune est une fleur !

Si j'avais eu voix délibérative au Caveau lyonnais, cette épopée des regrets — comme l'a si justement appelée M. Appleton — aurait partagé le premier prix avec *l'Alouette* de M. Emile Normand, au lieu et place de la *Chanson banale* de M. Henri Berson.

*Chanson banale* a un tort grave à mes yeux, celui de n'être pas une chanson : sa place n'était pas au Caveau, elle était au *Parnasse contemporain*, appelée à faire brillante figure à côté des œuvres des maîtres de notre époque.

Ce n'est pas de la banalité — à coup sûr — qu'on trouve dans l'harmonieux envollement de ces alexandrins, qui s'en vont allègrement à la conquête de l'idéal :

L'idéal nous sourit : sphinx adorable et doux,  
C'est le port sauveur, loin de l'écueil funeste  
D'où l'on entend au loin la tempête crier !

MM. Carolus Tenib et Henri Corbel se sont partagés le second prix du Caveau lyonnais.

La *Chanson des Aventuriers* de M. Tenib est d'un coloris moyen-âge fort juste, le mot est à sa place :

Chantant leur vie audacieuse,  
Ils étaient trois d'humeur joyeuse  
Qui s'en allaient, vers le levant,  
Dague au côté, moustache au vent.

Comme le refrain, les strophes ont des ailes. La chanson de M. Corbel — dont le *Passe-Temps* donnait naguère un fort joli sonnet — a pour titre : *Adieu*.

Adieu ! Margot, ma fraîche rose ;  
Tu connus combien je t'aimais...  
Je reviendrai par un soir rose.  
Qui sait ? hientôt, demain, jamais !

Que Margot se rassure : le poète reviendra vers celle qui fut la muse de sa jeunesse. Ne sont-elles pas toujours jolies les aimées des premiers jours, et ne le sont-elles pas davantage encore, quand le souvenir nous les rappelle au déclin des années ?

L'espace me manque — et je le regrette — pour parler de la *Chanson de Mai*, de M. René d'Armagnac ; de la *Chanson du Couteau*, de M. Félix Remy ; *Le Petit Verre*, de M. Méry ; *Bourgogne*, de M. Trémeau, qui ferment la série des mentions honorables au Caveau lyonnais.

J'en dirais autant de *A Molière*, de M. Delmotte ; du *Toast à la Chanson*, de M. Raullot ; *A ma Muse*, de M. Berthier ; *A Tous*, de

M. Rondel ; *Les Blés*, de M. Méry ; *Le Semeur*, de M. Rodamel ; *La Chanson des Fruits*, de M. Gustave Het ; *Le Drapeau tricolore*, de M. Lentillon ; *Quand j'étais petit*, de M<sup>me</sup> Gonon-Maillard, qui viennent clore dignement le concours du Caveau stéphanois.

J'avoue mon incompetence à apprécier — comme elles le méritent certainement — les chansons patoises. Je reconnais cependant, que les *Deux Coqs et la Poule*, de M. Brunet (de Lille) et *Lachouns pas Cadet* ! de M. Reynard (de Saint-Etienne), sont d'une gaieté de bon aloi.

La chanson ne va pas sans l'air : les productions — multiples et variées — des Caveaux permettent aussi aux jeunes compositeurs de donner l'essor à leur verve exhubérante.

Déjà, sur les paroles de la chanson de M. Lentillon (de Lyon), le *Drapeau tricolore*, un artiste, de talent M. Perrin Villiers a mis une musique d'une belle allure patriotique et d'un rythme très enlevant.

A vos croches — musiciens ! — à vos soupirs, à vos points d'orgue : la chanson compte sur vous pour répandre des flots d'harmonie, sur ses obscurs blasphémateurs !

Pierre BATAILLE.



#### GRAND-THÉÂTRE

Parlant, dans ma dernière chronique, d'*Etienne Marcel*, je disais que cet opéra qui appartient à la nouvelle école musicale, avait chance d'être mieux apprécié, qu'il ne le fut il y a une douzaine d'années, le public ayant fait, pendant la période écoulée, son éducation dans le genre de déclamation lyrique auquel appartient l'opéra de Saint-Saëns.

Il faut rendre cette justice à la direction, qu'elle a tout fait pour que l'interprétation d'*Etienne Marcel*, représenté la semaine dernière, fût aussi bonne que possible. Les principaux rôles ont été en effet confiés aux meilleurs artistes de la troupe : MM. Noté, Massart, Bourgeois, Huguet, MM<sup>mes</sup> Janssen et Bossy.

Ils ont tous sans exception, droit à des compliments, car rien n'est aride pour un chanteur comme la déclamation musicale, dans laquelle on ne trouve pas les airs et les couplets répétés qui, dans les anciens opéras, amènent et imposent en quelque sorte les bravos.

L'indisposition de M. Escalais persiste. Il devait chanter cette semaine *les Huguenots*, opéra dans lequel nous ne l'avons pas encore entendu, et la représentation en était annoncée. Dans l'après-midi il a fallu changer le spectacle, le ténor parisien ayant trop compté sur ses forces, et se sentant au dernier moment incapable de chanter.

En revanche, M<sup>me</sup> Lureau-Escalais poursuit l'heureuse série de ses représentations qui attirent toujours un public nombreux. Elle a de nouveau chanté cette semaine *Rigoletto*.

On avait annoncé la dernière représentation de *Lohengrin*, mais, comme je le disais, cette prétendue dernière représentation sera suivie de beaucoup d'autres. On ne retire pas, en effet, de l'affiche un opéra faisant, chaque fois qu'on le chante, salle comble, et c'est le cas de *Lohengrin*.

#### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

*Nos bons Villageois*, *l'Abbé Constantin*, *le Maître de Forges*, *les Dominos roses*, etc., ont fait les frais des spectacles de cette semaine, qui ont eu aussi beaucoup de variété.

On espérait pouvoir donner un grand drame, les *Martyrs de Strasbourg* ; la première représentation en avait même été annoncée pour vendredi ; mais elle a du être retardée par le fait de l'indisposition d'un artiste.

On dit beaucoup de bien de ce drame, qui, son titre l'indique, doit être un drame patriotique. Partout où cette pièce a été représentée, elle a obtenu beaucoup de succès. Espérons qu'il en sera de même aux Célestins.

P. S. — Au dernier moment j'apprends que cette représentation aura lieu aujourd'hui ; je ne puis pas, par conséquent, en rendre compte. Ce sera pour la semaine prochaine.

#### THÉÂTRE BELLECOUR

Les représentations d'*Orphée aux Enfers* se suivent et se ressemblent par la foule qu'elles attirent au Théâtre-Bellecour.

Ce théâtre, que M. Verdillet est parvenu à désenguignonner, est très difficile à exploiter, à cause de son immense cadre : On ne peut songer à y représenter des pièces, vaudevilles ou comédies comportant peu de personnages : il faut forcément donner des pièces à grand spectacle.

Malheureusement les pièces à grand spectacle entraînent avec elles des frais considérables, et s'il n'y a pas un succès, la conséquence en est fatalement la perte de sommes énormes.

Il fallait être — comme l'est M. Verdillet — un audacieux pour tenter une si dangereuse partie : il l'a gagnée complètement, puisque, depuis l'ouverture du Théâtre-Bellecour, les pièces qui s'y sont succédées, le *Petit Faust*, la *Fille de M<sup>me</sup> Angot* et *Orphée aux Enfers* ont toutes grandement réussi.

Il n'y a qu'à souhaiter que cette heureuse veine continue. X.

#### CHRONIQUE PARISIENNE

*Porte-Saint-Martin*. — La réouverture de la Porte-Saint-Martin si impatiemment attendue s'est faite par une pièce à grand spectacle, où tous les genres — même le genre ennuyeux — ont eu leur place.

Les *Voyages dans Paris*, nous ont permis d'apprécier à leur juste valeur une troupe composée d'artistes d'élite. A côté de Daubray, le désopilant comique du Palais-Royal, qui est l'âme de la pièce, nous mettons en première ligne M<sup>me</sup> Antonia Laurent qui s'acquitte fort bien d'un rôle assez complexe. MM. Romain et Péricaud sont à la hauteur de leur emploi et M<sup>mes</sup> Leconte et France sont excellentes.

La mise en scène est splendide et le théâtre lui-même remis entièrement à neuf fait honneur à la nouvelle direction, à laquelle nous souhaitons nombreux succès.

Après les *Voyages dans Paris*, on reprendra les *Deux Orphelines*, un des chefs-d'œuvre de M. Dennery.

L'interprétation sera confiée à M. Raphaël Duflos — le sympathique artiste qui vient de perdre sa femme dernièrement — et à M<sup>mes</sup> Laurent, Hausmann et Lecomte. M. Dailly tiendra un petit rôle dans ce drame.

\*\*

Opéra. — MM. Ritt et Gaillard, directeurs actuels de l'Opéra doivent quitter notre pre-

## CHOCOLAT FRANÇON

AU LACTOPHOSPHATE DE CHAUX ET A LA KOLA

Par son rôle essentiel dans la formation des os et son action stimulante de la nutrition, le lactophosphate de chaux est le meilleur reconstituant.

Directement assimilable par les voies digestives, il n'occasionne, à l'encontre des autres préparations de phosphates, ni constipation, ni maux d'estomac.

Ces avantages, associés à ceux de la Kola, le tonique par excellence du système nerveux et du cœur, font du Chocolat Françon l'arme préférée des médecins pour combattre maladies des os, tuberculose, chloro-anémie, palpitations, essoufflement, épuisement nerveux.

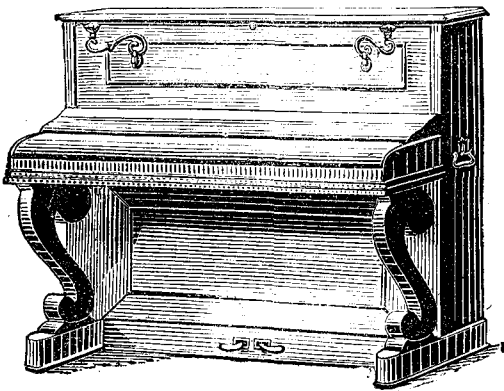
Dépôt général, Pharmacie Françon, Lyon, place Bellecour, 21, et bonnes pharmacies. Prix : 3<sup>fr</sup>50 la boîte; poste, 30 c. en sus (franco par 2 boîtes).



# Adrien Rey

17, rue de la République, à Lyon

MAISON DE CONFIANCE, FONDÉE EN 1807



La Maison a toujours en Magasin un choix considérable de PIANOS DES MANUFACTURES

**Pleyel**

**Henri Herz**

**H France & Co**

**Erard**

**J. Marcus**

**Eleké, etc., etc.**

NEUFS & D'OCCASION

Meilleur marché que partout ailleurs

Envoi franco du Catalogue Illustré, donnant l'énumération de tous les Pianos d'occasion avec leurs prix véritables.

Cliché E. Sédara

mière scène à la fin de l'année. Ils seront avantageusement remplacés — nous l'espérons du moins — par M. Bertrand qui sera directeur en chef et MM. Campocasso et Colonne ses collaborateurs.

Avant d'abandonner l'Opéra, MM. Ritt et Gaillard nous donneront une œuvre inédite : *Tamara*, de M. Bourgault-Ducoudray — dont on nous dit merveille.

\*\*

*Opéra-Comique.* — *Manon* fait toujours salle comble:

M. Carvalho songe à reprendre nombre de pièces du répertoire laissées de côté par son prédécesseur, nous l'en félicitons car nous connaissons des opéras anciens qui méritent de revoir les feux de la rampe — en premier lieu nous plaçons : *Paul et Virginie*, le *Pré aux Clercs* et le *Caid*.

\*\*

Le *Théâtre Moderne* a fait sa réouverture avec une pièce nouvelle : *Mon nom !* comédie en trois actes.

Le nouveau directeur M. Chelles, n'est pas un inconnu et grâce à sa haute compétence il se pourrait que l'ancien Alcazar d'Été vit des jours heureux.

Dans tous les cas, l'ouverture a produit une excellente impression.

H. DOTRENS.

## SUGGESTIONS

Le médecin et professeur Hoppe, décédé récemment à Bâle et qui laisse une très grande fortune, lègue, par un testament qui n'a pas moins de quatre-vingts pages, un demi million en faveur d'une « institution pour l'étude de l'âme humaine. »

Le besoin s'en faisait vivement sentir; car, en dépit de tous nos psychologues fin de siècle, cette pauvre âme humaine nous semble de plus en plus négligée pour le « corps » son enveloppe grossière et périssable.

La parure et la satisfaction de la matière sont, en effet, les préoccupations majeures — pour ne pas dire exclusives — de notre triste humanité; et depuis que l'illustre chirurgien Broussais a déclaré « n'avoir jamais rencontré d'âme à la pointe de son scalpel » les collègues en médecine du professeur Hoppe — que dis-je, le docteur Hoppe lui-même — se sont renfermés dans une thérapeutique dédaigneuse de l'esprit qui nous anime.

L'âme est alors devenue la proie des vers; les poètes s'en sont emparés et l'ont accommodée à toutes les rimes, en dépit même de la raison, qui recommandait les plus grands ménagements pour cette essence de notre être.

Maintenant la malheureuse âme — en peine — va pouvoir épancher ses secrets et ses mystères dans le sein de la science investigatrice... et exécutrice testamentaire de ce bon M. Hoppe, qui a réglé tous les détails de sa fondation philosophique.

Selon le désir formel du défunt, un certain nombre de psychologues devront s'installer dans sa petite maison de la Sperrstrasse, se livrer à de continuelles méditations sur la nature de l'âme et livrer à la publicité le résultat de leurs travaux.

Je ne puis me défendre d'un léger frisson à la pensée des œuvres redoutables — et d'une digestion laborieuse — qui vont éclore dans ce milieu suggestif; mais je me rassure en songeant que nul ne sera obligé de les lire; peut-

être même quelques personnes sujettes aux insomnies pourront-elles en obtenir un précieux effet soporifique.

D'après une des clauses du testament, les penseurs qui passeront leurs jours à la Sperrstrasse devront y vivre aussi économiquement que possible.

Il est évident que les savants qui s'installeraient dans cet asile psychologique pour y faire bombance ne seraient pas dans « l'état d'âme » voulu pour une étude aussi abstraite et aussi quintessenciée.

Leurs ouvrages ne devront pas être écrits dans le style des livres du professeur Heman, ni renfermer les termes « subjectif, objectif, rationnel, transcendant. »

Quoique je n'aie aucune connaissance — même approximative — du style du professeur Heman, je me réjouis instinctivement de l'ostracisme qui le frappe; mais je doute qu'on puisse sérieusement « étudier l'âme humaine » sans *objectif*, ni *subjectif*; il n'est donc pas *rationnel* de priver les pionniers de la métaphysique de ces termes *transcendants*, qui constituent, précisément, le plus clair de leur bagage.

Autant demander à M. Zola d'écrire des ouvrages *naturalistes* sans « documents humains... » et bestiaux

\*\*

Passant de Suisse en Hollande :

Il y a quelques jours, un journal néerlandais, *De Klok*, publiait un avis adressé « aux braconniers », annonçant la vente, dans des conditions exceptionnelles de bon marché, d'une foule de collets et autres engins illicites.

J'aime à supposer que cet honnête boutiquier est patenté et subventionné par la police pour lui fournir les noms et adresses de ses clients. Cela doit singulièrement faciliter la répression du braconnage dans les Pays-Bas: et nous ne désespérons pas de voir étendre ce système au libre commerce d'autres objets destinés à fournir des « pièces à conviction » aux tribunaux d'Amsterdam et de La Haye. Nous lirons alors dans la fameuse *Gazette de Hollande* — non pas ce que l'on dit du « moi... » ou du « non moi » — mais les réclames alléchantes et suggestives d'industriels sans préjugés, offrant aux désespérés et aux futurs criminels — avec de forts rabais et à des conditions défiant toute concurrence — un assortiment complet de « cordes pour pendaison » ornées d'un nœud coulant tout préparé, de fioles de vitriol et de poisons variés, un arsenal de « surins » et « d'instruments contondants... » voire même de « malles » spécialement agencées pour le transport des victimes par voies ferrées, puisque cette lugubre innovation du sinistre héros de l'affaire Gouffé a failli devenir d'actualité grâce à un imitateur — fou ou hanté — qui s'est récemment dénoncé lui-même à la « Sureté » de Paris.

C'est sans doute en prévision d'une trop facile importation de ces produits chez nous que notre Sénat tutélaire renchérit encore sur le *protectionnisme* de la Chambre.

Mais arrêtons-nous sur ce terrain glissant des *tics* politiques; afin de ne pas porter ombre à nos grands confrères quotidiens... dont c'est le *passé-temps*.

FRANC-SILLON.

**MONTPELLIER**

Les reprises se succèdent à notre Grand-Théâtre.

A signaler dans la quinzaine écoulée, trois représentations d'*Aïda* dans lesquelles les interprètes ont été parfaits et ont fourni un excellent ensemble.

MM. Berger, Vilette, Talazac et Darnaud ont su obtenir des applaudissements, digne hommage à leur talent. M<sup>mes</sup> Villa et Vilette ont, par leur belle voix, fait oublier M<sup>mes</sup> Chassériaux et Rouvière qui avaient tenu ces rôles la dernière saison et non sans succès.

Le ballet a fait merveille et M<sup>lle</sup> Carère a su, par sa grâce et son talent chorégraphique, se faire applaudir en véritable étoile, nos ballerines ont aussi eu leur part d'applaudissements, ce qui ferait supposer qu'elles ont enfin conquis le public.

Le *Pré aux Clercs*, qui a été donné cette semaine, a obtenu un grand succès; les interprètes se sont surpassés, et, faire l'éloge de l'un, c'est faire l'éloge de tous. Nous nous bornerons à adresser nos félicitations à M. Monteux (Mergy) Royer (Cominges) Darnaud (Girod), MM<sup>mes</sup> Gabriel, Burty et Dupont qui tous ont contribué au succès de l'ouvrage et ont fait applaudir l'œuvre d'Hérold.

Dimanche en matinée, nous avons eu les *Dragons de Villars*. M. Monteux, notre sympathique ténor léger, et M<sup>lle</sup> Dupont, la gracieuse dugazon ont, avec M. Audra, mérité les ovations successives que le public ne leur a pas ménagées.

Le soir, une brillante représentation de la *Juive* faisait chambrée complète. Eléazar (Berger) très applaudi avec M. Talazac, dans leur duo. M. Berger a chanté magistralement la *pâque* et le 4<sup>e</sup> acte, et M. Talazac a su récolter d'unanimes applaudissements surtout dans la cavatine. M<sup>me</sup> Vilette a dignement complété ce trio. Très bien sous les traits de la juive Rachel, le final, du 1<sup>er</sup> acte lui a valu une ovation.

Nous n'aurons garde d'oublier M. Monteux dans le rôle de Léopold; il a chanté la sérénade du 1<sup>er</sup> acte, ainsi que le duo du 2<sup>e</sup>, en artiste de la bonne école. M<sup>me</sup> Burty, toujours charmante, personnifiait la princesse Eudoxie; je n'ai plus à faire l'éloge de cette gracieuse artiste si souvent applaudie.

Les chœurs ont été suffisants et l'orchestre s'est fait applaudir.

\*\*

On nous annonce pour cette semaine *Miss Helyett* avec M<sup>mes</sup> Dupont et Dulaurens; MM. Audra, Roger, Crutel et Sabin comme interprètes. Si l'ouvrage est su à point, nous ne doutons pas de la bonne exécution; ces messieurs et dames ont fait leurs preuves et nous sommes certains qu'ils sauront donner un cachet particulier à cet ouvrage qui obtient partout un grand succès.

Nous ne manquerons pas de faire un compte-rendu fidèle de l'interprétation de *Miss Helyett*.

D'autre part les répétitions de *Lohengrin* sont activement poussées. L'opéra de Wagner pourra être donné sous peu pour la première fois à Montpellier.

Il en est de même pour *Patrie*, le chef-d'œuvre de Paladilhe, un montpelliérain.

Cet opéra n'a été joué à Montpellier que lors des fêtes du Centenaire de l'Université, il y a deux ans; il n'y eut alors qu'un nombre restreint de spectateurs qui purent assister à cette représentation de gala qui fut donnée avec le concours des artistes de l'Académie nationale. C'est dire si le public attend avec impatience la reprise de *Patrie* qui sera par le fait une véritable première.

GUILO.

**A PROPOS DU CENTENAIRE DE MEYERBEER**

Meyerbeer et Rossini.  
Meyerbeer et ses interprètes.

La récente célébration à Paris, du Centenaire de Meyerbeer a ramené l'attention publique sur cet illustre compositeur, resté véritablement, malgré son origine étrangère, un maître français.

Sa musique, à l'époque, fut une nouveauté ou plutôt un renouvellement. Tout en faisant revivre les traditions de Gluck, en ce qui touche la vérité et la puissance de l'expression dramatique, qu'il eut l'art de porter à son plus haut point, il sut y joindre des formes nouvelles d'harmonie et d'orchestration.

Le souvenir de Meyerbeer évoque naturellement dans la pensée la mémoire de Rossini qui était entré quelques années avant lui dans la carrière, mais dont il fut néanmoins le contemporain, et, dans une certaine mesure, sinon le rival, du moins l'émule. Toutefois l'organisation intime, la tendance naturelle, la source particulière d'inspiration, constituant la personnalité de ces deux éminents artistes, offre le plus complet et le plus saisissant contraste.

Meyerbeer fut, à coup sûr, un génie, mais un génie laborieux, fait de volonté, de travail et de ténacité. Il était de ceux qui semblent porter dans le rayon dont se couronne leur front, un reflet de la lampe, compagne assidue de leurs veilles, et qui paraissent obligés de violenter la Muse pour la faire parler. Aussi ses chefs-d'œuvre mêmes portent les stigmates du travail et de l'effort. On y sent le martèlement des rythmes, l'enchevêtrement des modulations, les calculs subtils pour l'emploi des notes, comme les signes d'un problème d'effet à résoudre. L'idée sort grandiose, mais contrainte, de son front baigné de la sueur de l'étude.

Rossini, au contraire, portait en lui la spontanéité du génie créateur et primesautier; c'était l'inspiration coulant naturellement à pleins bords d'une veine facile et féconde.

Comme un enfant gâté de la Muse, Rossini a possédé au suprême degré ce qu'on appelle « le don » dans la langue des Fées.

L'inspiration était chez lui comme une sorte de respiration, et la musique s'échappait avec l'abondance et l'impulsion naturelle d'une source vive. En composant des phrases d'une grâce ou d'une sonorité merveilleuse, il semblait satisfaire un instinct. Ses chants aussitôt nés que conçus, jaillissaient tout ailés; les retouches du labeur n'eussent rien ajouté à la perfection de leurs formes. Sa facilité était celle d'un courant intarissable et limpide. Pour lui, l'art était un élément; il s'y jouait avec l'aisance de l'oiseau dans l'air.

Deux images dont la pensée peut paraître suggérée par la diversité de race distinguant l'un de l'autre ces deux éminents musiciens, semblent définir et peindre ce contraste entre cet appelé de la volonté et cet élu de la vocation.

On peut se figurer en effet, d'une part, l'antique Jubal auquel la Genèse attribue l'invention des instruments de musique, les forgeant laborieusement au milieu des fumées et des éclairs de l'enclume. On croit le voir, la tête baissée, les muscles tendus, fabriquer et compliquer en tous sens ces psaltériens et ces orgues, ces trompettes perpendiculaires et ces clairons tortueux qui vont accompagner les drames de la Bible. Et plus tard, à leurs retentissements terribles, les murs de Jéricho s'écroulent; Gédéon fait des Madianites un carnage sacré; les bœufs et les béliers tombent sous le couteau des prêtres dans le temple de Salomon; les prophètes entonnent leurs lamentations et leurs anathèmes, et les anges de l'Apocalypse s'abattent à grand bruit sur la terre bouleversée.

A l'autre extrémité du monde, au radieux matin de la Grèce. Apollon trouve une écaille de tortue sur la plage de la mer Egée. Il y tend

**OUVERTURE**

le 1<sup>er</sup> Janvier 1892

**G<sup>d</sup> HOTEL DE RUSSIE**

6, Rue Gasparin, 6

DÉJEUNERS, 2<sup>fr</sup>50; DINERS, 3<sup>fr</sup>50

Vin compris

TABLE D'HOTE

**RUMSTEAKS A LA RUSSE**

Salles. — Vêrandas pour Soirées



Cahiers à 5 c., 10 c., 20 c.  
NIL cartonné (fabrication spéciale),  
200 feuilles 10 c.



**CRÈME SIMON**  
Le Cold Cream  
par excellence et sans rival  
**GUÉRIT**  
Gerçures, Rougeurs  
et toutes les  
Affections légères  
de la peau  
*Se défier des nombreuses imitations*  
EN VENTE PARTOUT

**SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES**

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

**PIPERITA**

Élixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

**VASELINE SAUZÉ**

Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

**AVIS AUX DAMES**

Broderies à la main pour **Trousseaux, Linge de Table**, etc. — Travail à façon très soigné. — Prix modérés.

**M<sup>lle</sup> BOUYGOU**

Rue Confort, 14, au 3<sup>me</sup>

**OUTILLAGE POUR AMATEURS et INDUSTRIELS**  
Fournitures pour le Découpage  
FABRIQUE de TOURS et SCIÉS-MÉCANIQUES  
OUTILS DE TOUTES SORTES • BOITES D'OUTILS  
TIERSOT, 11<sup>e</sup>, rue des Gravilliers, 16, Paris  
HORS CONCOURS 1889  
Le Tarif-Album (250 pages, 600 grav.) franco contre 0<sup>fr</sup>65



trois cordes d'or et les effleure de sa main divine. Au son pur de la lyre naissante, l'air frémit de volupté; les arbres entrent en danse et balancent leurs rameaux harmonieux; les Grâces commencent leur ronde éternelle; le dauphin d'Arion bondit en cadence, Vénus sort de l'onde comme à un signal attendu, et l'Amour bat avec sa flèche la mesure de la première mélodie.

Si ce Dieu du chant inspiré a semblé revivre dans Rossini, ou tout au moins vivifier son œuvre et la pénétrer de splendeur et de fraîcheur, l'image biblique de Jubal forgeant à la sueur de son front les puissants et retentissants instruments de musique, rend bien l'idée qu'on a dû se faire de Meyerbeer créant dans un travail acharné, dans de laborieuses veilles et dans de longues méditations ses chefs-d'œuvre lyriques.

C'est grâce à ces belles productions artistiques qu'il nous est permis de considérer ce grand compositeur comme une gloire française. C'est en France, en effet, c'est sur la scène du Grand-Opéra, qu'il a eu la pleine révélation et l'entière possession de son génie, et qu'il a déployé dans tout son éclat, dans toute sa puissance, le prestige de l'inspiration lyrique et de l'expression dramatique.

Dès avant cette époque, Meyerbeer habitué de prime abord à la sévérité et, pour ainsi dire, à la rudesse du style allemand avait senti le besoin de faire subir à son talent une féconde transformation. Cette impression se manifesta chez lui lorsqu'il eut entendu à Venise la partition de *Tancredi*, chef-d'œuvre de la première manière de Rossini.

Enthousiasmé à l'audition de cette musique riche, délicieuse, exhubérante, pleine de sève et de chaleur, que faisaient d'ailleurs valoir des artistes hors ligne, comme la Pasta et la Pisaroni et les ténors David, Donzelli et Garcia, Meyerbeer s'était senti transporté d'admiration pour le vrai et beau style italien, qui jusqu'alors ne lui avait inspiré qu'une sorte d'indifférence, poussée presque jusqu'au dédain.

Il prit aussitôt la résolution de faire subir à son style personnel une transformation complète, et passa plusieurs années dans des travaux propres à amener cette modification qu'il jugeait désormais indispensable pour l'essor de son talent.

Il s'attacha particulièrement à donner de l'éléance, de l'aplomb, de la facilité aux formes de sa mélodie, sans nuire pour cela au sentiment d'une harmonie à la fois abondante, riche, sévère, aux beautés d'une instrumentation puissante, vigoureuse et expressive. Ce n'est qu'à la suite de ce remaniement complet de sa première éducation, de cet assouplissement de ses facultés, qu'il se décida à affronter la scène Française et le grand public Parisien. Il ne voulut ainsi apparaître que lorsqu'il se sentit armé pour se produire dans la lice, c'est-à-dire pour parvenir à peindre, à l'aide des formes mélodiques et des ressources de l'harmonie, l'expression de la passion avec toute sa force, sa vigueur et sa vérité.

Nous n'avons pas besoin de rappeler quels furent ses triomphes successifs, et avec quel éclat il atteignit les plus magnifiques succès, d'abord avec *Robert le Diable*, puis avec les *Huguenots*, et plus tard avec le *Prophète*, et son œuvre posthume, l'*Africaine*.

Peut-être, en rappelant ces grands jours qui furent si glorieux pour Meyerbeer, nous saura-t-on gré d'évoquer aussi le souvenir des brillants artistes qui lui servirent d'interprètes et dont les noms sont demeurés associés à ses plus beaux triomphes. Nous voulons spécialement parler de ce trio de chanteurs incomparables, Nourrit, Levasseur et M<sup>lle</sup> Falcon, qui créèrent ses deux premiers ouvrages, *Robert le Diable* et les *Huguenots*.

Nourrit, excellent chanteur, possédant une voix superbe, d'une prodigieuse étendue, était en même temps un tragédien lyrique hors de pair, et sa puissance d'émotion dramatique égalait

celle de Talma. C'était l'artiste le plus complet qui eût paru depuis longues années sur la scène de l'*Académie royale de musique*.

Levasseur, virtuose très distingué, formé à la grande école du beau chant italien, tirait le meilleur parti d'une voix de basse profonde qui unissait la force et la légèreté. Également comédien habile, il avait su donner aux deux personnages de Bertram, dans *Robert* et de Marcel dans les *Huguenots*, un caractère original et personnel que n'ont point surpassé ses successeurs.

Quant à Cornélie Falcon, elle réunissait, comme chanteuse et comme femme, toutes les qualités qui peuvent charmer et séduire; son talent de cantatrice était à la hauteur de sa magnifique voix. Aussi aura-t-elle laissé son nom à l'emploi des *fortes chanteuses*. Elle était en outre de la plus rare beauté, et un charme indéfinissable véritablement poétique était répandu sur toute sa personne. Jamais le tragique duo du quatrième acte des *Huguenots* n'a été chanté avec âme et feu comme elle le disait en mariant sa voix avec celle de Nourrit. Il est vrai que là, dit-on, les deux protagonistes s'identifièrent intimement avec leurs rôles: Raoul et Valentine jouaient leurs personnages au naturel. On a affirmé, non sans motifs, que Nourrit était éperdument épris de la belle actrice, et que c'était d'une voix toute frémissante d'une réelle passion qu'il chantait la pathétique cavatine de Raoul: « Tu l'as dit... Oui, tu m'aimes!... » De son côté Valentine représentée par Cornélie Falcon, n'avait point été insensible à cet amour si ardemment exprimé, et partageait ces vifs élans de tendresse que la musique de Meyerbeer a su rendre avec une émotion si pénétrante.

Toutefois des circonstances malheureuses ne tardèrent pas à éloigner du théâtre de leurs triomphes les deux éminents artistes. Nourrit accablé par la venue et par le foudroyant succès de Duprez à l'Opéra, se résigna à s'exiler loin de Paris, et alla mourir misérablement à Naples en se précipitant par une fenêtre dans un accès de fièvre chaude. Et peu d'années après, Cornélie Falcon à la suite d'une longue maladie perdit totalement sa voix.

Meyerbeer dut alors chercher d'autres interprètes pour la création de ses œuvres. Il trouva pour jouer le *Prophète*, le ténor Roger, excellent comédien et habile chanteur, qui, après avoir fait les beaux jours de l'Opéra-Comique, avait suffisamment développé sa voix pure, vibrante et expressive pour aborder les grands rôles et le grand répertoire.

Plus tard Meyerbeer découvrit pour tenir le principal rôle de l'*Africaine*, la remarquable cantatrice Marie Sasse qui, par sa voix admirable et sa belle tenue scénique, réalisait toutes les conditions d'une Sélika idéale. Mais le compositeur ne put que la désigner d'avance, et il mourut avant la représentation de l'*Africaine*, demeurée ainsi un chef-d'œuvre posthume.

Gabriel MONAVON.

## LES LIVRES

### Au vent, par Léon BERTHAUT.

Les précédents ouvrages de M. Léon Berthaut révèlent une âme à la fois délicate et virile, un talent sincère.

Il est de nobles sentiments qui paraissent un peu rococos aux beaux esprits du jour; en célébrer la beauté grande et simple, c'est vieux jeu et, quand un écrivain de race consent à s'en faire encore l'interprète, il se croit tenu, sous peine de sembler fade et banal et naïf jusqu'au ridicule, de les rajourner, de leur donner une tournure piquante en les compliquant de raffinements savants. M. Léon Berthaut, qu'hommage lui soit rendu, n'a point ces pudeurs décadentes, ces préoccupations de blasé. Il a l'audace de chanter avec une fran-

chise émue la patrie et les grands cœurs; chose étrange pour certains, ses poèmes n'en sont pas moins œuvres d'artiste.

Après les *Veillées d'armes* et les *Poèmes nationaux*, il vient de publier un mince recueil de courtes nouvelles au travers desquelles sont glissés quelques feuillets de vers. *Au vent*, tel est le titre mélancolique sous lequel il présente son élégant petit volume.

J'ai pris plaisir à lire la prose de M. Léon Berthaut. Elle est expressive et naturelle. M. Léon Berthaut est un de ces écrivains qui s'obstinent encore à parler français; cette méthode surannée lui réussit assez.

Une heureuse variété règne à travers les nouvelles qu'il nous donne aujourd'hui. Le ton en est d'habitude moins austère que celui des poèmes que je rappelais tout à l'heure. Souvent d'ailleurs elles sont tristes et l'on sent partout l'amour de l'auteur pour les bons cœurs et les hauts sentiments.

La brièveté de ces nouvelles, contes ou légendes n'a point nui à leur attrait. Comme il convient de se montrer sévère pour les écrivains en qui l'on a confiance, je ne cacherais point que la donnée d'*Ann-ini-goz* par exemple ou de la *Folie du docteur* serait à souhaiter plus originale, plus inattendue, mais cette critique n'atteint que quelques pages et je signale aux lecteurs *Ulrich le Burgrave* dédié à Jean Appleton, le *Sergent qui ne rit pas*, le *Vrai vainqueur de Waterloo*, la *Vache Perdue*, le *portrait d'un ami*, nouvelles pour les lesquelles j'ai une prédilection toute particulière.

L.-J.-Edmond DURAND.

## REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

L'ensemble du marché est encore très satisfaisant, bien que les hauts cours pratiqués au début aient amené quelques réalisations du reste toutes naturelles; ces réalisations ont porté sur les fonds espagnols et portugais.

Le 3 0/0 qui finissait hier à 95 92 a débuté à 96 fr., s'est élevé à 96 05 et clôture à 95 87; le 3 0/0 Nouveau cote 94 80 dernier cours; l'Amortissable 96 40 et le 4 1/2 104 96.

Les Sociétés de Crédit ont peu varié et conservent pour la plupart les cours de la veille. Le Crédit Foncier s'inscrit à 1.235; la Banque de Paris est sans changement à 717 50, le Crédit Lyonnais vaut 786 25; la Banque d'Escompte 370.

Le Crédit Mobilier passe de 161 25 à 163 75. Le Suez a baissé de 2,750 à 2,743 75.

Nous retrouvons l'Italien en clôture à 90 90 au lieu 90 92 après 91 20 au plus haut.

L'Extérieure a reculé de 1/4 à 66 11/16; le Portugais revient à 34 3/8 au lieu de 34 3/4.

Les fonds Russes conservent les cours pratiqués hier. Au comptant les actions de la Société française des Voies ferrées Economiques sont recherchées à 520 et 521 25.

En Banque, les obligations des Chemins de fer de Porto-Rico se négocient à 178 75.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

## LE JOURNAL POUR TOUS

Journal illustré de la famille, paraissant le dimanche  
Administration et Rédaction: 11, rue de Grenelle, 11 - Paris

EN VENTE PARTOUT. — LE NUMÉRO 15 CENT.

Sommaire du numéro du 6 décembre.

Poésie: décembre, illustrations de Gorguet.  
Jean Richepin. — *Chronique de la semaine*, H. Fouquier. — *Memento. Echos. Instantané.* — *Variétés*: la première dépêche, Alph. Daudet. — *Causerie scientifique*: découvertes récentes sur Jupiter, C. Flammarion. — *A travers le passé*: un déjeuner chez Balzac, A. Houssaye. — *Le home*: du chez soi en général, Ris-Paquot. — *Médecine et hygiène*:

les engelures, docteur Pascal. — *Voyages* : au Chili, Valparaiso, avec illustrations, Gaston Lemay. — *Roman* : le bracelet turquoise, André Theuriet. — *Nouvelle* : mon ami Naz, illustrations de Forain, Paul Arène. — *Pensées et maximes* : pensées inédites, Stendal. — *Anecdotes et bons mots*, Aurélien Scholl. — *Causerie théâtrale* : la semaine théâtrale, Hector Pessard. — *Chanson* : l'encombrement. Paroles et musique, Xanrof.

Bibliographie. — Carnet de la mode. — Bulletin financier. — Menu. — Récréations de la famille. — Divertissements scientifiques. — Petite correspondance, etc.

**LA FRANCE ILLUSTRÉE**

JOURNAL UNIVERSEL

Sommaire du n° 888 du 5 décembre 1891.

TEXTE : Chronique de Paris, par Aimé Giron. — Pour le Roi, par Reine Després. — Un soliste mystérieux, par Raoul Bonnery. — Chemin de fer de Jaffa à Jérusalem, par Valère. — Causerie scientifique, par G. S. L. — Dona Sacramento (suite), par Aimé Giron. — Echos des familles, par S. de Morthomier. — A vol d'oiseau, par Z. Z. — Nos gravures, par C. G.

GRAVURES : Salon de 1891 (Champ de Mars) : Envahissement de domicile, tableau de M. Louis-Eugène Lambert. — Musée d'artillerie des Invalides : Visite aux Anciens, de M. Jules Monge. — Salon de 1891 (Champs-Élysées) : Arrivant pour la Fête, tableau de M. Nicolas Sicart. — Les perles noires, tableau de Théodore Ribot. — Critiques d'art... d'occasion, croquis de M. Huard, texte par Tocq. — Le général Cathelineau, décédé le 20 novembre 1891. — Lord Lytton, ambassadeur d'Angleterre en France, décédé le 15 novembre.

SUPPLÉMENT : Courrier de l'Œuvre, par L. Roussel. — Les délassements hebdomadaires, par L. Formont. — Bulletin financier. — Annonces.

En vente chez tous les Libraires

**ASTRONOMIE POPULAIRE**

Par CAMILLE FLAMMARION

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'*Astronomie populaire* offre l'exposé précis de toutes les grandes découvertes astronomiques qui nous ont appris à connaître le ciel et la terre. Ce livre est l'expression complète de l'état

actuel de la science sur la constitution de l'Univers. Il élève l'âme et lui donne le calme d'une haute philosophie.

Par la lecture de cet ouvrage, d'un style si pur et si harmonieux, illustré de nombreuses figures qui en font en même temps une œuvre d'art, on se met rapidement et agréablement au courant des réalités merveilleuses de la science moderne, découvertes qui tout en étant indiscutables, semblent pourtant parfois tenir du prodige.

Sanctionnée par le suffrage de près de cent mille lecteurs, couronnée par l'Institut (prix Montyon de l'Académie française), adoptée par le Ministre de l'Instruction publique, l'*Astronomie populaire* a pris rang dans toutes les bibliothèques depuis les plus humbles, et est devenue pour ainsi dire indispensable pour toute instruction qui désire être établie sur une base sérieuse.

Cette nouvelle édition, entièrement refondue et fait passer sous les yeux du lecteur les derniers progrès de la science récemment réalisés dans la connaissance de l'Univers : étoiles, soleil, mouvements de la terre, nature des autres globes notamment de notre voisine la planète Mars, origine et fin des mondes, solution des problèmes les plus intéressants qui puissent captiver l'intelligence humaine.

L'ouvrage, que l'on pourra se procurer chez tous les libraires de Paris et des départements et chez les marchands de journaux, formera un beau volume grand in-8° jésus. Il se composera d'environ 100 livraisons à 10 centimes ou de 20 séries environ à 50 centimes. Il paraît 2 livraisons par semaine ; 5 livraisons forment une série.

C. MARPON ET E. FLAMMARION, éditeurs, 26, rue Racine, PARIS.

**DR DUCHARME**

3, cours de la Liberté, 3

Maladies de la peau, des voies urinaires et contagieuses. Electricité. *Traitement spécial des ulcères.*

Cabinet de 9 à 11 h. et de 1 h. 1/2 à 4 h

**DÉPURATIF AMÉRICAIN**

du Dr Mauritz BROWN

Employé avec succès contre Rhumatismes, Maladies de la peau (Eczémas, Boutons, Rougeurs, etc.), suite de maladies contagieuses et toutes celles causées par un vice quelconque du sang.

Il est agréable au goût, ne fatigue jamais l'estomac et se prend en toutes saisons.

Dépôt pour Lyon : Pharmacie CHILDEBERT, rue Childebert, 17.

**Photographie CAVAROC**

6, rue Victor-Hugo, 6

PRÈS BELLECOUR

o PRIX o

6 Cartes ordinaires ..... 2<sup>f</sup>75

12 Cartes ordinaires..... 5<sup>f</sup>00

6 Cartes émaillées ou satinées.. 5<sup>f</sup>00

12 Cartes émaillées ou satinées 8<sup>f</sup>00

**VERMOREL**

Constructeur à VILLEFRANCHE (Rhône)

DÉFENSE CONTRE LE

**PHYLLOXÉRA**

PALS INJECTEURS

PERFECTIONNÉS

Sulfure de Carbone — Charrues-Vignerannes

Pompes à Vin — Alambics

DEMANDER LES TARIFS

VENTE ET EXPÉDITIONS

DE TOUTES LES

**Eaux Minérales Naturelles**

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Entrepôt général : E. MAUGUIN

5, place des Célestins, 5

ANGLE DE LA RUE DES ARCHERS

LYON

Concessionnaire des eaux d'ÉVIAN-LES-BAINS (Source CACHAT), en bonbonnes de 10 et 25 litres.

**AGENCE V. FOURNIER**

ET

**COMPAGNIE GÉNÉRALE D'AFFICHAGE**

LYON - 12 et 14, Rue Confort - LYON

Concessionnaire général et exclusif des murs appartenant à la ville de Lyon et à un grand nombre de propriétaires

**AFFICHAGE GÉNÉRAL**

A Lyon, dans toute la France et à l'Étranger

Conditions et prix défiant toute concurrence

Maison organisée donnant toutes garanties d'exécution consciencieuse, pratique et rapide de toutes combinaisons de publicité par Affichage

PLUS DE SIX CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés — Exécution irréprochable

# A la Grande Maison

DE PARIS

SUCCURSALE DE LYON

4, PLACE DES JACOBINS, 4

(Entrée unique sous la Véranda)

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

Exposition universelle 1889

MÉDAILLE D'OR

La plus haute récompense.

## HABILLEMENTS, CHAPELLERIE, LINGERIE

Bonneterie pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants

## VÊTEMENTS SUR MESURE

CONTRE

### Convulsions et Vers

de votre enfant donnez le vermifuge à la marque **ÉLÉPHANT**, 3 paquets 30 cent., chaque mois c'est la dose. Il est très efficace le **Vermifuge Rose**.

Pharmacie PRIVAT, à Lodève.  
A LYON : rue Lanterne, 32, et place Bellecour, 21.

### ABONNEMENTS

Sans frais

### A TOUS LES JOURNAUX

Rue Confort 14, à l'entresol  
LYON

29 MÉDAILLES OR ET ARGENT

### Pièces à Musique

jouant de 1 à 200 airs, avec ou sans expression : mandoline, tambour, timbres, castagnettes, voix célestes, jeu de harpe, etc.

### Boîtes à Musique

jouant 2 à 16 airs : nécessaires, porte-cigares, chalets suisses, albums, encriers, boîtes à gants, presse-lettres, vases à fleurs, étuis à cigares, tabatières, tables à ouvrage, bouteilles, verres à bière, chaises, etc.

*Le tout à musique.*

*Toujours la plus haute nouveauté, spécialement propre pour Cadeaux de Noël et de Nouvel An.*

J.-H. HELLER, BERNE (Suisse)

On n'obtient de mes pièces qu'en s'adressant directement à la maison-fabrique, à Berne.

Prix-Courants illustrés franco sur demande.

La Maison fournit également des pièces jouant des airs religieux.

Demandez dans tous les Cafés

ET PRINCIPAUX

ÉTABLISSEMENTS

# MOKAOWA

Liqueur DIGESTIVE

Dépôt Général :

LYON, 38, rue de Sèze, 38, LYON

M<sup>ME</sup> CHATELUX sage-femme  
1<sup>re</sup> cl., reçoit  
des pensionnaires, q. Archevêché, 5, Lyon.

M<sup>ME</sup> VICTORIA

Somnambule, rue de Pentièvre, 11, angle  
pl. Perrache. Reçoit de 9 à 11 h. et de 2 à 5 h.

CH. FAY, Inventeur

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

⚠ DÉFIER les IMITATIONS  
ET CONTREFAÇONS.

# VELOUTINE

CH. FAY, Inventeur

9, RUE DE LA PAIX, PARIS.

Et chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs.

Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth, par conséquent d'une Action Hygiénique sur la Peau | Adhérente et invisible, elle donne au Teint une Beauté et une fraîcheur naturelles.

EXIGER LA MARQUE DE FABRIQUE  
et le Timbre de garantie de l'Union des Fabricants.

Étrennes 1892

### JOURNAL DES DEMOISELLES

Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr. — SEINE, 11 fr.

Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier de chaque mois.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du *Journal des Demoiselles*, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéressantes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments les plus variés et les plus utiles.

Chaque livraison renferme :

- 1° 32 pages de texte : instruction, littérature, éducation, modes, etc ;
- 2° Un Album de patrons, broderies, petits travaux, avec explication en regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins ;
- 3° Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés, soit environ 100 patrons par an ;
- 4° Une ou deux gravures de modes colorées, soit 18 par an ;
- 5° Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs ;
- 6° Annexes variées : Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. — Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. — Abat-jour. — Calendriers, etc.

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur  
ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

Elixir, Pâte et Poudre

## DENTIFRICES

Eugène BONNARIC

EN VENTE : chez tous les Coiffeurs-Parfumeurs.

SOIXANTE-SEPTIÈME ANNÉE

### LE JOURNAL DES ENFANTS

Même administration que le *Journal des Demoiselles*.

HISTOIRES, RÉCITS, CONTES, LÉGENDES, THÉÂTRE, JEUX, TRAVAUX, DESSINS, GRAVURES  
MODÈS POUR ENFANTS

Illustré de 200 gravures dans le texte. — Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois.  
On s'abonne en envoyant un Mandat poste à l'ordre de M. F. THIÉRY, directeur,  
du journal, 48, rue Vivienne,

Prix, un an : France, 12 francs — Etranger, 16 francs.